

A TOVETA

DANS une expédition en Afrique orientale, une missionnaire fait ainsi le récit de son voyage :

A l'horizon, voici comme un rempart : c'est la forêt, c'est Tovéta.

Ce nom que les Swahilis de la Côte et après eux les Européens prononcent *Tavéta* et les indigènes *Tovéta* et *Touvéta*, représente une admirable oasis que tous les voyageurs ont décrite avec une sympathie marquée.

C'est au sud-est du Kilima-Ndjaru une dépression de terrain comblée par les grasses alluvions entraînées de la grande montagne, grâce à cette rivière à laquelle Thomson et Johnston ont donné le nom de *Loumi*, qu'elle porte en effet à ses sources, mais qui paraît inconnu des gens de Tovéta : ceux-ci l'appellent simplement *Mto* ou *Mouro*, :la rivière".

Ce cours d'eau, tombant des forêts qui entourent la base du Kima-wenzé, traverse la paline en répandant dans le sous-sol la plus grande partie de ses eaux. Ça et là, on voit sourdre des sources et presque partout on n'a qu'à creuser de 1 ou 2 pieds pour trouver l'eau.

C'est là le secret de la prodigieuse fertilité de ce coin de terre, et pour les étrangers surtout, de son insalubrité réelle. Les montagnards du Kilima-Ndjaru ne peuvent y faire un séjour un peu prolongé sans en emporter une fièvre, un rhumatisme ou une dysenterie.

Cette oasis est disposée en un triangle dont le sommet est au nord et dont la base s'appuie au sud sur le lac Dyipé et ne

mesure guère plus de 7½ milles sur une largeur moyenne de 1 à 2. Elle est peuplée d'environ deux ou trois mille hommes seulement.

Entre la zone fertile, d'une fertilité plantureuse, et le désert voisin, d'une aridité désolante, la démarcation est subite, absolue : là où le sol s'affaisse assez pour recevoir l'épanchement des eaux, c'est l'exubérance de la végétation tropicale ; là où il se relève trop pour être privé de cet arrosage naturel, c'est la stérilité de la terre africaine brûlée par son implacable soleil.

Nous voici donc à l'entrée de cette Arcadie. Sur notre route—car il y a pour y pénétrer un autre chemin venant de Taita—elle est séparée brusquement du désert par une divière, le Kitito, qui passe en dormant sous l'épais couvert d'arbres séculaires et d'inextricables fourrés : eau vaseuse, boue et fange, troncs qui pourrissent, coquilles sans nombre sous les feuilles d'arbres tombées et restées dans la rivière.

Après une halte sur ces bords peu enchanteurs, nous nous engageons dans la forêt par une trouée étroite, sinueuse et sombre. Encore une rivière à traverser, celle-là plus gaie, et enfin voici les grands bananeraies qui commencent, couvrant tout de leur ombre et de leur verdure.

La terre est fort proprement travaillée, des canaux circulent de tous côtés, et des cases rondes, répandues sans ordre en ce labyrinthe verdoyant, achèvent de donner